

risation de marcher dans cette voie féconde ; réalisant l'une des plus chères espérances de celui qui, dans un geste prévoyant, a jeté la première semence d'écoles techniques : "Avant longtemps chaque centre industriel et commercial devrait posséder une école de ce genre." (Discours du 8 mars.)

L'OEUVRE D'UNE DÉCADE

Loin du bruit et négligeant trop peut-être une utile réclame, comme il siérait à des abbayes d'un autre âge, nos écoles techniques poursuivent leur œuvre féconde. Aux murs de leurs salles s'allonge la galerie d'honneur de leurs diplômés et toujours plus nombreux se fait le cortège des écoliers du jour, des vétérans du soir. En juin 1917, les écoles techniques de Montréal, de Québec et des Chutes-Shawinigan avaient accordé environ 130 diplômes à des élèves ayant complété les cours réguliers ; elles avaient reçu à leurs cours du soir près de 4,400 ouvriers. L'école industrielle de Sherbrooke avait vu passer près de 75 élèves à ses cours ; et celle de Beauceville, plus de 100.

Cent trente diplômés et soixante porteurs du certificat industriel, c'est peu si l'on considère la demande croissante et si grande d'ouvriers experts, ainsi que la moisson considérable de ces jeunes gens sortis trop tôt de l'école primaire, pour s'engager souvent à l'encontre de leurs aptitudes, dans des positions sans avenir ; de ces jeunes gens qui vont grossir les